

et j'aurais éclaté en sanglots, si une sorte de fierté ne m'eût empêchée de répondre par des larmes à la froideur glaciale de son sourire.

Il ne s'excusa point, ne chercha nullement à défendre celle que je venais d'attaquer ainsi, et ne me fit ni protestations ni reproches.

— Comme il vous plaira, *cara mia*, me dit-il avec une tranquillité qui me sembla mille fois plus cruelle que l'emportement, je ne m'efforcerai point de combattre le furieux accès de jalousie dont je vous vois saisie. Cédez-y à votre aise. . . Rien ne vous sera plus facile demain que de trouver un prétexte pour ne pas passer la soirée avec donna Faustina, et après-demain, ma belle Ginevra, poursuivait-il en me regardant avec une ironie plus marquée, vous semblez oublier que nous partons ensemble et que, très-probablement, vous ne la reverrez jamais. . . C'est là cependant une circonstance rassurante, et qui aurait pu suffire, il me semble, pour vous empêcher de me faire une scène aussi absurde que celle-ci.

Cette attitude et ce langage me déconcertèrent complètement : je n'éprouvais plus qu'une pénible confusion de mon emportement et un ardent désir de le réparer. . . et cependant la sensation que fait ressentir l'injustice bouillonnait encore dans mon cœur. . .

Je la réprimai peu à peu, et lorsque Lorenzo allait quitter la chambre, je lui dis à voix basse :

— Pardonnez-moi, j'ai été trop vive ; mais j'ai souffert plus que vous ne le pensez.

Il ne me répondit rien, et sa froideur me rendit de l'empire sur moi-même.

— Je n'ai point de prétexte à chercher pour éviter de rencontrer donna Faustina, poursuivis-je avec un sang-froid presque égal au sien ; madame de Kergy m'a invitée (ainsi que vous) à dîner et à passer la soirée chez elle demain.

— Fort bien ; allez-y, rien de mieux. Quant à moi, je ne vous y suivrai point : j'ai des affaires que mon départ m'oblige à terminer ; demain, je serai absent toute la matinée et ne rentrerai pas à temps pour vous accompagner.

Je savais par Lando de quelles affaires il s'agissait ; je savais qu'en effet, le lendemain Lorenzo devait régler les comptes trop sérieux et trop importants dont il m'avait parlé le dimanche précédent. Je me souvins même alors qu'il devait ensuite aller dîner avec Lando. . .

Ce n'était donc pas une excuse imaginaire que j'étais chargée de transmettre à madame de Kergy ; et cependant, lorsque je lui écrivis le billet qu'on a lu, ce fut d'une main tremblante et le cœur plus troublé qu'il ne l'avait jamais été de ma vie !

XXII

Le jour suivant fut aussi triste qu'avait dû m'y préparer la soirée précédente. Jamais, encore, je n'avais été en proie à un pareil malaise, à une perplexité aussi grande.

Il est inutile de dire que, comme le dimanche précédent, j'allai seule à l'église, mais je n'y fus point calme et recueillie comme alors. Je me trouvais dans un état d'indocile mécontentement de tout et de tout le monde, sans m'en excepter moi-même, et cependant j'étais bien loin de cette humble disposition du cœur qui apaise les murmures, éteint les ressentiments et jette une lumière calme et sereine sur la route où l'on doit marcher. Je regrettais ma vivacité de la veille, parce que je m'apercevais qu'une autre conduite eût mieux secondé mes desirs. Je sentais, en un mot, que j'aurais pu être plus adroite, mais je ne songeai nullement que j'aurais pu être plus patiente. J'avais peine surtout à calmer l'irritation violente que me causait le souvenir de l'attitude de Lorenzo pendant tout cet entretien.

Je la comparais à celle qu'il avait eue le jour où, pour la première fois, il m'avait parlé d'elle. Dans ce moment, quelle tendresse pour moi ! quelle confiance ! quel respect même ! combien, tout en prononçant son nom, hélas ! avec émotion, il était pourtant manifeste que, lorsqu'il cherchait à réparer ses torts envers elle, il se sentait alors incapable d'en avoir envers moi ! Il n'y avait pas huit jours de cela, et hier, quelle froideur ! quelle dureté ! quelle implacable et glaciale ironie ! quel changement inouï d'expression et de langage ! Était-ce bien Lorenzo qui m'avait parlé ainsi ? était-ce bien lui qui avait jeté sur moi ce regard indifférent, presque dédaigneux ? . . .

Non, ce n'est plus lui : une fascination déjà subie reprenait son empire, et le charme fatal dont j'avais triomphé naguère redevenait puissant sur un cœur que j'étais, hélas ! trop faible pour garder, parce

qu'aucun sentiment plus élevé et plus profond que l'attrait ne le gardait avec moi !

J'ai dit que je ne chercherais pas à plonger dans l'âme de Faustina. Je dois cependant parler encore quelques instants d'elle, ne fût-ce que pour être indulgente envers celui qu'elle vint chercher ainsi, comme un ange des ténèbres, au sein de son légitime bonheur ! Elle l'avait aimé longtemps, je crois : aimé de la passion sans frein qui pouvait habiter dans un tel cœur. Mais elle croyait l'avenir à elle. Elle croyait s'être préparée, par deux années de vertu apparente, toute une vie de félicité. Déçue, blessée, désespérée, elle avait d'abord cédé peut-être seulement à un impétueux désir de le revoir, mais peut-être aussi à celui de se venger, en détruisant le bonheur qui avait trahi ses espérances.

Elle avait calculé sur l'étendue de sa puissance, et elle avait calculé juste. Mais pour se rapprocher de lui, j'étais d'abord nécessaire à son dessein, et elle avait joué avec un art consommé la scène de notre première rencontre : il fallait mesurer de près l'ennemie qu'elle voulait vaincre, il fallait sonder le cœur qu'elle voulait frapper. Hélas ! tout ce qui, dans ce cœur, avait une valeur digne d'être estimée, passait alors inaperçu pour lui, et il était facile de déprécier un trésor que n'appréciait pas celui qui en était le maître. Que me restait-il alors ? Quel avantage avais-je sur elle si, aux yeux de Lorenzo, je n'étais pas protégée par une barrière infranchissable et sainte respectée de lui-même ? Qu'était mon amour auprès de sa passion à elle ? Qu'était mon esprit auprès de celui qu'elle possédait ? ma beauté auprès du charme irrésistible qui m'avait fascinée moi-même ? ma jeunesse elle-même, enfin, auprès de tous les avantages que lui donnait sur moi une vanité sans scrupule ? En vérité, je le crois, il lui sembla, au premier abord, si facile de me vaincre, qu'elle en fut presque désarmée. Mais, je le crois aussi, elle vit bientôt en moi quelque chose de plus que tout ce qu'il lui était facile d'éclipser. Elle vit qu'avec le temps j'arriverais à exercer un ascendant contre lequel aucune force humaine ne pourrait lutter. Elle vit que j'allumerais dans l'âme de Lorenzo une flamme qu'elle serait impuissante à éteindre, une flamme bien autre que celle dont elle ou moi nous pouvions être l'objet. Elle vit que je pouvais le conduire dans des régions où elle ne pourrait plus être ma rivale, et elle vit que je le voulais. Elle discerna le désir ardent, bien que confus, qui était dans mon cœur. Elle eut, en un mot, de son côté une intuition égale à celle que j'avais eue du mien. Elle comprit en moi le bien, comme en elle j'avais compris le mal, et elle le comprit pour le combattre comme la seule force qui eût rendu invulnérable celui qu'elle voulait vaincre. Elle se servit contre moi, ou plutôt, hélas ! contre lui, de toutes les armes qu'elle possédait — armes toujours meurtrières contre des cœurs désarmés. Et l'estime elle-même qu'elle avait su usurper jusque-là devint, à l'heure où son orgueil, où sa passion changèrent de calcul, un piège pour lui, un attrait perfide de plus, un mortel danger à ajouter aux autres. . .

Aujourd'hui, si je parle ainsi d'elle, ce n'est point pour satisfaire un ressentiment des longtemps éteint. Ce n'est point, non plus, pour atténuer les torts de Lorenzo envers Dieu et envers moi. C'est pour expliquer leur cause profonde, c'est pour rappeler, une fois de plus, que l'amour humain, fût-il le plus tendre, est un faible rempart de tout bonheur dont Dieu est absent. De même que l'honneur, fût-il le plus intraitable, est un faible garant de toute fidélité dont Dieu n'est point le lien, le témoin et le juge ! . . .

Je revis à peine Lorenzo quelques instants pendant la matinée : je m'aperçus bien qu'il s'efforçait de me faire oublier ce qui s'était passé entre nous la veille, mais je ne vis pas la moindre trace de regret. Il était évident, au contraire, qu'il se trouvait magnanime par rapport à moi, qu'il me pardonnait mes reproches, qu'il ne se préoccupait nullement du fait de les avoir mérités, et, qu'entre nous, les rôles étaient intervertis. Au surplus, je souffrais tant moi-même de la vivacité à laquelle je m'étais livrée, qu'il eût été bien facile d'appeler sur mes lèvres les paroles qui l'auraient réparée. Elles eussent été ma réponse au moindre mot de tendresse, mais il ne m'en adressa point. Avant deux heures, Lando vint le chercher et ils sortirent ensemble, me laissant le cœur lourd de tristesse. Je ne devais plus le revoir avant mon retour de l'hôtel de Kergy. Où passerait-il son temps d'ici-là ? . . . Serait-ce vraiment avec Lando ? et les affaires qu'ils avaient à régler ensemble étaient-elles réellement telles qu'il lui eût été impossible de venir passer avec moi cette dernière soirée ? . . . N'aurais-je pas

mieux fait mille fois de me taire, et puisque enfin ce jour était en effet le dernier, et que nous partions le lendemain, n'eût-il pas été plus sage de le passer moi-même tout entier avec lui . . . et même avec elle ? N'aurais-je pas commis une impardonnable folie en me livrant à cet accès imprudent de franchise et de colère ?

Cela était indubitable, mais il était trop tard pour le reconnaître : le sort en était jeté. Lorenzo était parti ! Je passai l'après-midi de ce dimanche comme celle du dimanche précédent, à l'église. J'y fus suivie de tout le train de mes pensées, et je n'eus pas, cette fois, l'énergie voulue pour les faire taire. Je me complus, au contraire, à les poursuivre, et je fus distraite, sans m'efforcer de ne pas l'être. Enfin, l'un des jours de ma vie où j'avais le plus besoin de lumière, d'appui et de courage, je négligeai de recourir à la source où j'aurais pu les puiser, et je rentrai chez moi sans avoir prié.

Deux heures après, j'étais à l'hôtel de Kergy, dans ce même salon où, huit jours auparavant, j'avais éprouvé une si vive émotion et conclu de si belles espérances ! Grand Dieu ! quel contraste entre mes pensées d'alors et celles d'aujourd'hui ! Il me semblait que j'avais vécu autant d'années qu'il y avait de jours écoulés depuis ce jour ! . . .

Dès que je parus, madame de Kergy vint au-devant de moi, et lorsqu'elle m'eût regardé, je vis bien qu'elle s'apercevait de l'altération de mes traits. Je ne savais pas feindre, et elle était trop expérimentée pour ne pas comprendre que, depuis la veille, il m'était survenu quelque souffrance ou quelque chagrin. Elle ne m'interrogea pas cependant ; elle me fit, au contraire, le bien de me parler d'autre chose que de moi-même. Et bientôt, comme cela m'était déjà souvent arrivé près d'elle, je sentis s'effacer peu à peu toutes mes pénibles et récentes impressions, et encore une fois, et comme par enchantement, de même que lorsqu'on passe d'un climat à un autre, l'air changea autour de moi.

La réunion était intime et peu nombreuse : Diane, plus jolie encore que de coutume, et gaie à me faire envie, était heureuse de me voir, sans songer à observer sur mon front un nuage qu'elle eût d'ailleurs été tout à fait incapable d'interpréter. Elle se hâta de me nommer les différents convives déjà réunis.

— Ce sont nos amis, dit-elle, car ma mère a dit que vous veniez aujourd'hui vous reposer chez elle du grand monde.

Madame de Kergy me les présenta tour à tour, et parmi les noms que j'entendis prononcer ainsi, plusieurs étaient des noms célèbres, et je regardai ceux qui les portaient avec l'intérêt que la renommée ajoute à une première rencontre. Mais parmi les assistants, je m'étonnais de ne point apercevoir le frère de Diane, et je commençais à me demander si je ne le rencontrerais plus jamais, lorsque, au moment où nous allions nous mettre à table, Gilbert parut.

Il fit ses excuses d'être en retard, puis il me salua de loin, et il semblait oublier que c'était à lui à me conduire à table, lorsque sa mère l'appela. Alors il eut l'air de revenir à lui et il m'offrit son bras avec quelque confusion quoique sans gaucherie. Mais lorsqu'il m'eût placée près de lui, il demeura encore quelques instants sans me parler et s'adressa d'abord aux autres convives plutôt qu'à moi. Je vis qu'il éprouvait je ne sais quel embarras, et j'en fus embarrassée moi-même, car c'est là une impression contagieuse. Il recouvra bientôt son aisance accoutumée, et lorsqu'il m'adressa la parole, ce fut avec une simplicité qui me mit, de mon côté, complètement à l'aise. Sa conversation me surprit et me plut, et je sentis que, moi aussi, je causais avec lui mieux qu'avec tout autre. Il ne disait rien de banal, et surtout, en fait

de banalités, s'abstenait de tout ce qui eût ressemblé à un compliment direct ou détourné, ou même de tout sujet qui lui eût donné lieu de parler de moi ou de lui-même. Les femmes aiment tant, d'ordinaire, le jargon qui leur manifeste l'effet qu'elles font, qu'il n'était point étonnant qu'on l'eût sans cesse employé avec moi, comme avec tout autre. Mais autant ce jargon me déplaisait et m'embarrassait, autant je me sentais maintenant satisfaite du langage nouveau qui m'était adressé et qui semblait me relever à mes propres yeux. Au surplus, il ne cherchait point à absorber mon attention, car il me pulvait de manière à permettre aux autres de prendre part à notre conversation.

Bientôt, en effet, elle devint générale, et je me tus pour l'écouter. J'eus alors la jouissance, nouvelle pour moi, d'assister à cette espèce de jeu où s'échangent les opinions et les idées, où la plaisanterie se mêle au sérieux, et où l'on sent son propre esprit se réveiller au choc brillant de celui des autres. Gilbert n'était pas le seul, dans ce cercle, qui sût fixer l'attention sans la fatiguer, et provoquer, non par des médisances, mais par une gaieté de bon aloi, ce rire cordial et franc qui ne blesse ni les absents ni les présents.

Ce qui me frappa ensuite, chez un homme dont j'avais pu apprécier l'éloquence et dont l'opinion avait du poids auprès de tous, ce fut l'intérêt et presque la déférence avec lesquels il cherchait à bien saisir celle des autres. On aurait, en vérité, pu dire de lui qu'il écoutait encore mieux qu'il ne parlait ! Enfin, pendant toute la durée de ce dîner et de la soirée qui le suivit, je pus comprendre ce que signifiait le mot *conversation* dans le pays où elle a pris naissance, dans la société qui l'a formée, et dans la langue qui en est l'instrument le plus fin, le plus parfait et le plus universel.

En dépit de moi-même, je sentis graduellement s'évanouir ma tristesse, et mon rire vint plus d'une fois se joindre franchement à celui des autres. Je vis alors que madame de Kergy le remarquait avec plaisir et qu'un bienveillant sourire ajoutait encore à la douceur habituelle de son regard.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.
(A continuer.)

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

CANADA }
PROVINCE DE QUEBEC } DANS LA
District et Cité de } COUR SUPERIEURE.
Montréal. }
DANS L'AFFAIRE DE GEORGES E. DESBARATS, }
FAILLI. }
JEUDI, le vingtième jour de Mai prochain, le }
soussigné demandera à la dite cour une décharge }
en vertu du dit acte. }
Montréal, 10 Avril 1875. }
GEORGES E. DESBARATS, }
Par MOUSSEAU, CHAPLEAU & ARCHAMBAULT, }
6-15-5-98 } Ses Procureurs ad litem.

UN ENTRE MILLE !

CONSOMPTION GUERIE. — Alors que la mort du pauvre CONSUMPTIF était attendue d'heure en heure, tous les remèdes étant restés sans résultat, le hasard fit trouver au Dr. H. James un remède au moyen duquel il guérit son unique enfant avec une préparation de *Cannabis Indica*. Il donne aujourd'hui la recette de cette préparation moyennant deux estampilles, pour payer les frais de port. Il n'existe aucun symptôme de Consommation — Transpiration Nocturne, Irritation Nerveuse, expectoration difficile, Douleurs Aiguës dans les Pouxons, Nausées de l'Estomac, Inaction des Intestins, Affaiblissement Musculaire — qu'elle ne détruise radicalement. Adressez : CRADDOCK & CO., 1032, Race St., Philadelphie, donnant le nom de ce journal. — 6-11-13-93

O. FRECHETTE, LIBRAIRE-EDITEUR,

CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, N. V., QUEBEC.
On trouvera dans la Librairie de M. OVIDE FRECHETTE un choix complet de livres d'Eglise très-élégamment reliés avec agrafes et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piété en général. Fantaisies pour étagères, Statuettes d'un fin irréprochable, Gravures fines, Chronos Variés, Albums pour Photographies, Fournitures de Bureaux, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques, de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'or et d'ivoire, etc., etc. Mr. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement. 5-49-52-4

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.
CAPITAL SOUSCRIT, \$6,000,000.00
Comptant plus de 2000 Actionnaires.
Les Fonds destinés au paiement des Réclamations s'élèvent à près d'un Million de Dollars.
Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.
BRANCHE DE LA MARINE.
Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées d'une manière équitable et promptement payées au Bureau principal.
DIRECTEURS : — J. F. SINCENNES, Président. JOHN OSTELL, Vice-Président.
ANDREW WILSON, M. C. MULLARKY, J. R. THIBAUDEAU, L. A. BOYER, M. P., W. F. KAY, HORACE AYLWIN, ANDREW ROBERTSON.
Gérant Général, ALFRED PERRY. Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON.
Gérant du Département de la Marine, CHAS. G. FORTIER.
BANQUIERS : — BANQUE DE MONTREAL BANQUE DU PEUPLE.
5-46-52-1